

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

9 septembre – 31 décembre | 44^e édition



DOSSIER DE PRESSE ANGÉLICA LIDDELL

Service de presse : Christine Delterme, Carole Willemot
Assistante : Mélodie Cholmé

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01
c.delterme@festival-automne.com
c.willemot@festival-automne.com
assistant.presse@festival-automne.com

Festival d'Automne à Paris | 156, rue de Rivoli – 75001 Paris
Renseignements et réservations : 01 53 45 17 17 | www.festival-automne.com

ANGÉLICA LIDDELL

Primera carta de San Pablo a los Corintios. Cantata BWV4, Christ lag in Todesbanden. Oh, Charles!

Texte, mise en scène, direction et costumes, **Angélica Liddell**
Avec Victoria Aime, Angélica Liddell, Sindo Puche (en alternance avec Borja López et Ugo Giacomazzi)
Traduction en français, Christilla Vasserot
Surtitres, Victoria Aime
Lumière, Carlos Marquerie
Son, Antonio Navarro
Directeur technique, Marc Bartoló
Assistant à la mise en scène et régisseur, Julio Provencio

ODÉON-THÉÂTRE DE L'EUROPE / THÉÂTRE DE L'ODÉON 6^e
Mardi 10 au dimanche 15 novembre, mardi au vendredi 20h
Samedi 15h et 20h, dimanche 15h
9€ à 40€ // Abonnement 9€ à 30€
Durée : 1h25

Spectacle en espagnol et suédois surtitré en français

Production Iaquinandi, S.L // Coproduction Théâtre de Vidy ; Odéon-Théâtre de l'Europe ; Festival d'Automne à Paris ; 68^o Ciclo di Spettacoli Classici al Teatro Olimpico di Vicenza - Comune di Vicenza - Fondazione Teatro Comunale Città di Vicenza ; La Bâtie - Festival de Genève ; Theater ChurKünstlerhaus Mousonturm ; Bonlieu, scène nationale d'Annecy
Coréalisation Odéon-Théâtre de l'Europe ; Festival d'Automne à Paris
Avec le soutien de la Communauté de Madrid et du Ministère de l'Éducation, de la Culture et des Sports - INAEM

Spectacle créé le 19 mars 2015 au Théâtre de Vidy

En partenariat avec France Culture

Contacts presse :

Festival d'Automne à Paris

Christine Delterme, Carole Willemot
01 53 45 17 13

Odéon - Théâtre de l'Europe

Lydie Debièvre
01 44 85 40 57

L'an dernier, Angélica Liddell créait l'un des trois volets du *Cycle des résurrections*, intitulé *You Are My Destiny (Lo stupro di Lucrezia)*. Elle complète aujourd'hui cette trilogie (dont fait également partie *Tandy*) avec une pièce qui tient tout à la fois de la confession et de la déclaration : une lettre adressée à l'homme aimé, une lettre sur laquelle plane l'ombre tutélaire de la *Première épître de Saint Paul aux Corinthiens*, qui place l'amour au-dessus de tous les biens et de la connaissance. Les premiers mots entendus dans le spectacle sont ceux que Marta Lundberg écrit au pasteur Tomas Ericsson dans *Les Communians*, le film d'Ingmar Bergman. Vient ensuite la "Lettre de la Reine du Calvaire au Grand Amant" : l'être aimé est désormais divinisé, l'amour et la foi ne font plus qu'un. Cette pièce, qui échappe à toute tentative de définition ou d'explication rationnelle, est en quelque sorte la lettre d'une mystique revendiquée : "Le sacré, assume-t-elle, est la seule transgression possible car il va à l'encontre de tout calcul de la raison. La création poétique est, par essence, une transgression de toutes les lois que nous devons respecter dans la vie ; elle est l'espace tragique où sont réunis Dieu, l'amour et la mort." La scène, alors, devient le lieu de l'offrande, de la soumission et du don de soi poussé jusqu'à la folie.

ENTRETIEN

ANGÉLICA LIDDELL

Votre dernière création – Première épître de saint Paul aux Corinthiens – inclut, dès son titre, une référence religieuse. Les références bibliques sont par ailleurs nombreuses dans la pièce. Comment concevez-vous cette intertextualité ? Comment le discours religieux et la création poétique s'articulent-ils ?

Angelica Liddell : Je me nourris d'une littérature et d'un art où Dieu n'a pas encore été tué, je m'intéresse au conflit avec Dieu, à la relation avec Dieu, au territoire du sacré, quand l'homme entretenait encore une relation complexe avec son esprit et que le concept de tragédie et l'énigme étaient possibles. En gros, à partir du XIX^e siècle on assassine Dieu et débute une époque où l'on tente d'expliquer l'homme uniquement d'un point de vue matérialiste au travers d'une théorie économique, le marxisme, qui réduit les notions de bien et de mal, de juste et d'injuste en rapport avec le capital. Conséquence : ce qui relève du spirituel – bien plus trouble qu'une théorie économique – est anéanti. Une fois qu'on a tué le concept de Dieu, et donc l'esprit, tout ce que l'on peut raconter doit être moralement acceptable, mais la religion et l'amour sont immoraux ; la création artistique est le lieu où il est possible de se dresser contre la loi, de réaliser tout ce qui est interdit dans la vie, d'où le caractère subversif de la poésie, qui te permet de tuer les enfants de l'homme que tu aimes et d'être Médée. C'est ce qui est intéressant dans la création : l'enfer, le mal, le mariage des contraires, la liberté de pouvoir à tout moment enfreindre la loi. C'est ce qui nous fait avancer de façon irréversible vers la mort, vers le sentiment tragique de l'existence.

C'est le sacré qui nous met en contact avec les convulsions spirituelles, avec l'inexplicable, avec le mystère ; le sacré est l'unique transgression possible parce qu'il va à l'encontre de tout calcul rationnel. Bataille dit que les religions sont subversives. Moi, je m'intéresse à la folie de Dieu afin de mettre l'homme en contact avec le pré-rationnel, avec les prophéties, les malédictions et les fantômes, avec le primitif, l'archaïque, qui n'est rien d'autre que l'origine de l'humanité, le premier cri sur Terre dont on dit qu'il fut la parole de Dieu.

Face à Dieu et face à l'amour, nous nous posons les mêmes questions, nous utilisons le même vocabulaire. La beauté formelle de certains des livres de la Bible est superbe, pas parce que le texte articule le discours religieux et la création poétique, mais parce que la Bible appartient elle aussi à la création poétique.

L'essence de la création consiste à transgresser toutes les lois que nous devons respecter dans la vie. Tel est l'espace tragique où s'unissent Dieu, l'amour et la mort. En d'autres mots, l'origine de la tragédie est la transgression de la loi. Désobéir au calcul de la raison est ce qui nous met en contact avec l'essence des émotions humaines, avec notre ÊTRE PRIMITIF, qui est l'ÊTRE qui moi m'intéresse. Cette transgression, c'est la poésie.

Une autre référence essentielle de votre dernier spectacle est le film de Bergman, Les Communiantes (Winter light). Comme l'articulez-vous avec L'Épître de saint Paul ?

Angelica Liddell : Il y a en fait trois lettres dans le spectacle : la lettre de Marta à Tomas dans *Les Communiantes*, la lettre de la Reine du Calvaire au Grand Amant, et *L'Épître de saint Paul aux Corinthiens*. Les trois réunies forment le système nerveux d'un même corps, chacune a influencé les autres et s'est laissé influencer. Marta, à travers l'être aimé (un prêtre qui a perdu la foi) entre en contact avec Dieu, l'être aimé se transforme en une mission ; la Reine du Calvaire évolue dans cette mission jusqu'à devenir la folie de Dieu, jusqu'à diviniser l'être aimé et atteindre le paroxysme de l'extase. Dans cette lettre, j'utilise le discours que saint Paul utilise pour exprimer sa foi, le vocabulaire de la foi et de l'amour coïncident, c'est le même discours, irrationnel, c'est la folie de Dieu, et le spectacle se termine sur le chapitre le plus célèbre de *L'Épître de saint Paul*, le chapitre 13, celui où l'exaltation de l'amour prend le dessus sur la sagesse, sur les biens matériels et les dons de chacun, et qui au travers de la douleur devient une véritable *Vanité*. Les cheveux servent à exprimer tout cela. Marta a de l'eczéma sur la tête, la Reine du Calvaire se rase la tête à cause de cet eczéma. Saint Paul énonce des recommandations sur l'usage du voile et les cheveux des femmes, dont la tête ne peut pas entrer en contact direct avec Dieu. La Reine du Calvaire, dans sa folie, désire s'identifier avec l'être aimé au point de se raser les cheveux, et la soumission se transforme en offrande, elle veut entrer en contact avec Dieu grâce à une hérésie née au sein même du sacré. Ce rapport aux cheveux rejoint ensuite l'iconographie de Marie Madeleine, figure au sein de laquelle se rejoignent les deux thèmes principaux du spectacle : l'amour et la résurrection. Elle est la première personne devant laquelle apparaît le Christ ressuscité, ce qui déclenche un conflit présent dans les trois lettres, le *noli me tangere*.

D'un autre côté, le fait qu'il s'agisse de lettres, établit une relation conflictuelle avec la parole : Marta écrit à Tomas parce qu'elle ne sait pas exprimer son amour autrement qu'à travers la parole écrite ; la Reine du Calvaire en vient à haïr la parole, qui lui semble insuffisante ; et enfin, pour Saint Paul, le don des langues est sans objet s'il manque le plus important, c'est-à-dire l'amour. Au fond les trois lettres donnent raison à Baudelaire : l'amour est le Mal nécessaire, qui nous nous fait entrer en contact pour de bon avec nos véritables émotions, en marge de tout pacte social et de la raison. Face à la violence de l'amour, l'âme humaine se révèle, la religion (le sacré) et l'amour ont pour fondements la violence spirituelle, c'est pour cela qu'ils sont subversifs et s'opposent à toutes les lois.

De plus, il est arrivé quelque chose de véritablement étrange – ou normal, je ne sais pas – le jour de la première de la pièce à Lausanne : c'est presque devenu une histoire de possession, car mon corps s'est couvert d'un eczéma qui m'a causé des démangeaisons insupportables, comme si l'irrationnel avait pris forme dans ma propre chair. Plus aucune théorie ou explication du spectacle ne faisait le

poids devant mon corps tuméfié, qui devenait comme un exemple ardent de l'inexprimable. De même, les colombes et les corbeaux sont devenus un exemple de l'énigme, eux avec qui j'ai parlé dès le début des répétitions, les descendants du déluge, ce *fatum* qui volait en dessinant des cercles au dessus de ma tête sans que je puisse rien faire pour l'éviter.

Pendant que votre corps se couvrait de plaies, la scénographie dévoilait un autre corps, le beau corps nu de la Vénus du Titien. Quel rôle tient cette image dans le spectacle ?

Angelica Liddell : Vénus était la déesse de Corinthe du temps de saint Paul. Elle est le revers charnel de cet amour dont parlait saint Paul. Mais pour moi, elle est l'image du châtement. C'est une image d'une cruauté brutale qui rend évidente la souffrance de celui qui aime, qui rend évidente la laideur de celui qui ne peut être aimé. Le christianisme est plus proche de l'homme, de la souffrance de l'homme, de la complexité de l'esprit, mais la déesse profane, elle, ne fait que punir ; quand elle enflamme les os de Didon, elle le fait pour la tuer, pour la conduire au suicide et pour avantager Énée à la guerre. Le christianisme est fondé sur la pitié, Vénus sur la cruauté.

L'Épître de saint Paul aux Corinthiens, You are my destiny et Tandy font partie d'une même trilogie intitulée Le Cycle des résurrections. Pouvez-vous expliquer ce titre et les liens qui unissent ces trois pièces ?

Angelica Liddell : Chaque pièce est un voyage pour atteindre la lumière à travers les ténèbres. Arrivés à la moitié de la vie, comme Dante dans la *Divine Comédie*, perdus dans la forêt obscure, nous entreprenons une ascension guidée par l'être aimé, cet être en qui convergent Dieu et l'amour. Dans ce chemin vers le paradis, j'ai été accompagnée par Virgile, mais aussi par Sherwood Anderson, Sergueï Paradjanov, Ingmar Bergman et Saint Paul, ainsi que par les mystiques comme Hildegarde de Bingen, saint Jean de la Croix, Thérèse d'Avila, Emily Dickinson, sans compter les prophètes, notamment Ésaïe. Au fond, j'ai l'impression d'être en train de prendre congé de la vie, et c'est pour cela que j'ai besoin de me réconcilier avec le concept de Dieu, ou de batailler avec lui, comme Jacob avec l'Ange, je veux être capable de lutter avec Dieu. D'autre part les questions que je me pose vis à vis de Dieu sont les mêmes que celles que je me pose vis à vis de l'amour, d'où la divinisation de l'être aimé, et l'inévitable mysticisme qui réunit les trois pièces, donnant lieu à un monde de visions, d'extases, d'expériences ineffables, sans structure logique, qui accompagnent les trois offrandes.

Pour vous qualifier et pour qualifier vos premiers spectacles montrés en France (La Maison de la force, L'Année de Richard), on a utilisé des mots tels que "la douleur", "la rage" ou "la colère". Était-ce une autre époque ?

Angelica Liddell : La douleur, la rage et la colère sont mes blessures, mes lésions de naissance. Elles ne sont ni un

objectif, ni une intention délibérée. Simplement, dans la création, elles changent d'aspect, elles muent, elles peuvent prendre la forme de la vengeance ou du suicide. Elles peuvent mener à l'écroulement ou à l'euphorie. Par la création, j'essaie de transformer la misère en beauté, et c'est toujours un acte de violence esthétique qui a pour origine une lésion de naissance.

Le titre de la pièce inclut un énigmatique "Oh Charles !". Pouvez-vous nous l'expliquer ?

Angelica Liddell : Il s'agit de Charles Manson. Le mal est en fait une nécessité, pour que la mort de Jésus et sa résurrection aient lieu. Jésus meurt pour nos péchés, il meurt à cause du mal, pour notre rédemption. Alors l'adoration s'inverse et l'on en vient à vouer un culte à un assassin, à celui qui a commis le Mal absolu. Sans le mal, le Christ n'aurait jamais existé. Cette idée traverse *Le Paradis perdu* de Milton, par exemple. Le physique de Manson permet même de confondre son image avec celle du Christ, la première image de Charles Manson utilisée dans le spectacle pourrait être celle de Jésus Christ conduit à Pilate par la garde prétorienne. D'autre part, cette étrange fusion entre Manson et Jésus Christ me permet de conclure sur l'amour. L'amour ne distingue pas entre Manson, Jésus Christ ou l'être aimé qui nous dévore les nerfs, car l'amour est la folie de Dieu, il est irrationnel, et la soumission se transforme en offrande. Quand Manson a été jugé pour l'assassinat de Sharon Tate, ses femmes se sont rasé la tête dans un acte d'amour, avec la même ferveur que Marie Madeleine essuyant les pieds du Christ aimé avec ses cheveux longs. Le christianisme naît grâce au Mal, et c'est pour cela que nous lui devons une partie de notre culte, si notre désir est d'entrer en contact avec le divin.

Dans certains spectacles, vous étiez seule en scène. Dans d'autres vous êtes accompagnée par des acteurs, des musiciens, des acrobates, des enfants... Et dernièrement, en particulier dans L'Épître de saint Paul aux Corinthiens, vous travaillez avec des figurants. Est-ce que votre façon de travailler diffère selon qui vous accompagne ?

Angelica Liddell : Il s'agit dans tous les cas de prolongations de mon corps. Je travaille toujours seule, même s'il y a beaucoup de monde sur scène, c'est une seule chair. Je suppose que cela a quelque chose à voir avec le canibalisme.

Propos recueillis par Christilla Vasserot, mai 2015

BIOGRAPHIE

ANGÉLICA LIDDELL

Angélica Liddell est née en 1966 à Figueras en Gérone (Espagne). En 1993, elle fonde à Madrid sa compagnie Atra Bilis Teatro avec qui elle signera vingt-deux mises en scène.

Ses pièces ont été traduites dans plusieurs langues : Français, Anglais, Russe, Allemand, Portugais et Polonais. Parmi ses travaux, on peut citer : *La Falsa Suicida* (2000), *El Matrimonio Palavrakis* (2001), *Once upon a time in West Asphixia* (2002), *Hysteria Passio* (2003), *Y como no se pudrio Blancanieves* (2005), *El Ano de Ricardo* (2005), *Perro muerto en tintoreria: los fuertes* (2007), *An- faegtelse* (2008), *La Casa de la fuerza* (2009), *Maldito sea el hombre que confia en el hombre: un projet d'alphabetisation* (2011) et *Ping Pang Qiu* (2012). Angélica Liddell a gagné plusieurs prix, parmi lesquels : le Casa de America Award for Innovative Drama (2003) pour sa pièce *Nubila Wahlheim* ; le SGAE Theatre Award (2004) pour *Mi relacion con la* ; le Premio Ojo Critico Segundo Milenio Award (2005) pour l'ensemble de son travail ; le Notodo del Publico Award (2007) pour *Perro muerto en tintoreria : los fuertes...*

Ses derniers travaux : *El Ano de Ricardo*, *La Casa de la fuerza*, *Maldito sea el hombre que confia en el hombre*, ont été présentés au Festival d'Avignon, au Wiener Festwochen et au Théâtre de l'Odéon à Paris. Elle s'est récemment vue remettre le National Prize of Drama Literature 2012 pour *La Casa de la fuerza* par le Ministre espagnol de l'Education, de la Culture et du Sport ainsi que le Leone d'Argento of Theatre par la biennale de Venise en 2013.

Angelica Liddell au Festival d'Automne à Paris :

- 2013 *Todo el cielo sobre la tierra*
(Odéon – Théâtre de l'Europe)
- 2014 *You are my destiny (Lo stupro di Lucrezia)*
(Odéon – Théâtre de l'Europe)



44^e édition

www.festival-automne.com

FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS
2015

9 SEPTEMBRE – 31 DÉCEMBRE

Festival d'automne à Paris | 156, rue de Rivoli – 75001 Paris
Renseignements et réservations : 01 53 45 17 17 | www.festival-automne.com